

1 - Il habite dans une rue où seules les mouches font du bruit.

À Nyamata, Cassius est écolier. Il a douze ans.

Aujourd'hui, il habite dans une rue où seules les mouches font du bruit.

Hier, juste avant midi, c'était au moment du repas, Cassius et les siens venaient d'entendre au loin les chants des interahamwes. Ses parents et ses deux sœurs avaient couru se réfugier dans l'église. Lui, s'était caché sous l'évier.

Des hurlements, des cris, des éclats de rires lui parvenaient, puis de nouveau, le chant des interahamwes qui quittaient le village. Enfin, ce fut le grand silence.

Arrivé devant la porte ouverte de l'église, Cassius ne vit qu'un monticule de têtes, de bras, de jambes, de corps à jamais enchevêtrés, rouges du sang des uns ou des autres.

Il est reparti chez lui et s'est assis à sa place devant son assiette, le regard vide.

C'est alors qu'il a perçu le bruissement d'une mouche. Il l'a vue tourner autour de lui puis se poser sur l'assiette de sa petite sœur. Il lui a semblé entendre sa voix cristalline qui lui parlait. Peu de temps après, une autre mouche est arrivée, a tourné autour de lui puis s'est posée sur l'assiette de son autre sœur. Leur bourdonnement semblait se répondre. Puis, virevoltant deux autres mouches ont franchi le seuil de la maison. Elles ont tourné autour de lui, puis l'une s'est posée sur l'assiette de son père et l'autre sur l'assiette de sa mère.

Cassius les a regardées les unes après les autres. Le frottement de leurs ailes engendrait un bruissement qui se répondait et qui s'amplifiait. Cassius, médusé, écoutait : les mouches lui parlaient. Leur bourdonnement lui disait : Vis ! Vis ! Vis !

Quand elles ont vu qu'il avait compris, elles ont quitté leur assiette, ont tourné autour de lui et l'ont entraîné vers le lac Rweru. Cassius a marché longtemps sur des routes jonchées de corps, mais les mouches le guidaient. Au loin, il a aperçu le 4/4 blanc d'une ONG prête à le recueillir.

Au moment de monter dans la voiture, les mouches lui ont dit : « Vis et chante pour nous ». Quand le 4/4 est parti, il les a vues se rassembler et monter très haut, très

haut dans le ciel. Alors Cassius a ébauché un léger sourire. Il a redressé ses épaules. Il avait le droit de vivre.

C'était en Avril 1994, à Nyamata, petite ville du Rwanda, au bord du Lac Rweru.

Danièle Jouannot

2 - La mer

Sous un ciel bleu caché derrière une brume de chaleur, une mer d'huile, telle un lac de montagne, murmure une histoire de fraîcheur. Près de la Digue, doucement je me laisse glisser dans l'eau qui se referme autour de moi. Quelques battements de pieds me mènent dans un univers aux couleurs incertaines où les algues ne sont plus vertes mais grises. Des poissons aux yeux fixes s'éloignent sans même me saluer, quelle impolitesse ! Un monde à part que les eaux du port... Cet élément liquide et sombre me donne le bourdon. Bourdon ! Je n'entends pas le vol du bourdon, c'est un monde de silence. Ils me manquent... les bruits de la vie ; pas ceux de la tondeuse du dimanche matin, mais le chant du coq, le rire des enfants, les conversations d'amis lors des moments de partage.

Oh ! Les voilà, mes amis, de concert nous plongeons attentifs à ce qui nous entoure, nous passons le chenal, les eaux libres de la pleine mer nous offrent une vision du monde sous-marin d'une étonnante richesse. Des algues brunes, grises ou dans une chromatique de vert à faire pâlir le meilleur des peintres, animent un monde de sable et de roches où coquillages et crustacés s'accrochent ou se déplacent au rythme des battements de leur coquille ou sur des pattes arachnéennes qui s'évertuent à contrarier la ligne droite. Des poissons de toutes sortes aux couleurs vives s'en échappent et viennent animer cet étrange paysage. Quelques méduses translucides et nacrées, au déplacement aérien, sont venues jouer les curieuses, leur lumière nous émerveille.

Le monde du cinéma semble s'être largement inspiré de la nature pour créer des effets spéciaux. *Abysse* me fait encore rêver.

Malheureusement, actuellement, notre monde ne nous permet guère de rêver ou si peu. Les méandres de la géopolitique et le manque chronique d'empathie de nos gouvernants, transforme en cimetière cette méditerranée. Bleu marine sous un ciel

d'été, demain elle peut entrer dans une colère monstrueuse ; alors ses eaux noires se referment sur des êtres qui espéraient échapper à la faim, aux exactions, à la mort. Si je ne peux vivre l'angoisse et la peur générées par la décision de partir, quitter sa terre, ses coutumes, sa famille et ses amis ; ressentir une infime partie de leur détresse m'est possible, alors la colère et la honte émergent. Une révolte impuissante gronde au fond de moi, je me retrouve prisonnière. Insidieusement, ils ont pris ma liberté d'être pensant. Quel que soit le domaine, nous constatons que nos réserves ne sont pas entendues, le discours qui nous est renvoyé est « écoutez-moi, je sais ce qui est bien pour le pays et pour vous » ! En clair, ne pensez pas, je le fais à votre place.

De cette photo est née une fiction qui a ouvert la porte aux mots de la réflexion, la colère était bien grande pour que je sorte de ma réserve. Je vous dis cela avec un léger sourire, je ne peux m'empêcher d'avoir foi en l'humanité, une partie d'elle est là, prête à tendre la main.

Sylviane Joly

3 - Il habite dans une rue où seules les mouches font du bruit.

Robert fait partie de cette génération qui a vécu toutes sortes de transformations : celle qui a banni les véhicules polluants et bruyants, qui a cherché des solutions alternatives aux problèmes de transport, de logement, de pollution toujours plus prégnants.

En cette fin de XXI^e siècle, plus rien n'est comme avant : il reste certains livres d'histoire dans quelques bibliothèques pour s'en rendre compte. Le travail, les loisirs, l'alimentation, la famille ont été entièrement transformés.

Le télétravail à présent est monnaie courante, et l'être humain a toujours sous les yeux ou dans sa poche un écran par le biais duquel il peut presque tout faire : communiquer avec quelques « amis », virtuels le plus souvent donc, exercer une activité rémunératrice, se divertir (films, jeux...), commander des repas et choisir un(e) convive d'un soir pour se tenir compagnie ; partir en voyage, tant les techniques ont évolué et la 3D s'est généralisée ! (Télétravail et téléportation allant de pair).

Les humains vivent à présent seuls la plupart du temps ; le culte de la famille et de la reproduction est banni (il s'agit désormais de limiter les naissances et la population sur une terre qui n'arrive plus à nourrir tous ses habitants et elle-même à survivre), et il y a de plus en plus d'applications informatiques qui permettent d'avoir des compagnes ou compagnons pour différents moments et besoins quotidiens et qu'on peut changer à tout moment ; on évite ainsi la lassitude et la servitude d'une liaison conventionnelle, celle qui avait cours il y a encore quelques dizaines d'années.

Les modes de transport comme la voiture et l'avion qui avaient été utilisés à outrance au début du vingtième siècle ont à présent disparu du paysage ! Et celui-ci a d'ailleurs été ravagé par ceux-là : les animaux n'existent plus ; seules certaines mouches, race résistante, ont survécu.

En fait, les humains ne sont plus décideurs, ni maîtres de grand chose, dans ce monde informatisé qui est devenu le leur ; ils se sont rendu compte trop tard que les robots avaient pris le pouvoir et qu'il ne leur restait plus qu'à leur obéir !

D'un côté, c'est rassurant et reposant de n'avoir plus de décisions à prendre, mais quelques rares personnes rebelles, comme Robert, s'aperçoivent du gâchis et de la perte de liberté et d'autonomie individuelles : les créatures humaines sont à présent prises en charge de leur naissance à leur mort et le monde d'aujourd'hui, devenu quelconque et aseptisé, n'a que faire d'esprits qui souhaiteraient faire montre de créativité et d'ingéniosité !

Robert est à présent en quête d'un autre monde, il cherche à combattre l'uniformisation et à fuir un destin humanoïde ; il milite pour que l'écrit retrouve ses lettres de noblesse et essaie de participer à la sauvegarde de la spécificité de la langue française : la richesse de son vocabulaire, son orthographe caractéristique, et puis tout simplement voudrait garder sur un support moins volatil que les mails et autres pièces jointes ses écrits et ceux de ses contemporains.

Il tient ainsi un café littéraire à l'ancienne, couplé à un atelier d'écriture et commence à être un peu suivi dans sa démarche malgré tous les avis défavorables qu'il a dû essuyer à sa création !

Une reprise en mains de sa vie ne saurait se faire sans le monde des lettres et sans fraternité pour contrer un monde où le capitalisme et le matérialisme sont trop souvent les maîtres-mots régissant toute société contemporaine!

Rester isolé, s'en remettre aux machines signifie s'enterrer vivants !

Robert a décidé de militer et se doit de convaincre ses semblables de l'importance cruciale de sa démarche ; il est ainsi déterminé à leur parler ce soir du livre *Fahrenheit 451* et peut-être du film de Truffaut s'il en a le temps parce qu'il est persuadé que leur civilisation se dirige désormais inéluctablement, si l'on n'y prend garde, vers la disparition des livres devenus inutiles et dangereux dans un monde impersonnel et cruel, aux forts accents totalitaires !

Robert espère fédérer un mouvement citoyen solidaire autorisant un large accès à une culture partagée pour permettre à une population isolée et asservie de se relever et de s'humaniser !

Marielle Schmitt

4 - Dans les fleurs

La longue vitrine s'étire comme un wagon de train de nuit, glissant le long de la route principale, sur quelques mètres de mince trottoir.

Mais, au cœur du bâtiment vitré qui s'ouvre après franchissement de la boutique, ligne de séduction obligée pour arriver à elle, la serre est un terminus. De tous côtés, dans l'atmosphère saturée, se tiennent les pots verdoyants, de ce vert brillant aperçu en tous lieux de l'hiver, de ce feuillage sombre et sensible qui protège. Au centre, un parc d'orchidées me rappelle combien elles méritent cette profession de vous accueillir où qu'elles se trouvent. Les orchidées sont les plus belles des hôtes dans un cadre pauvre en soleil, en eau, en terre. À l'abri des courants d'air, nature somptueuse, elles rendent au centuple ce qu'elles ont reçu.

Alors que, mes semelles encore noircies par l'inquiétude et les questions épineuses sur le temps, le climat social, j'ai pénétré ce sanctuaire inconnu, ont déserté de mon esprit la Terre se refusant à l'extraction de ses minerais, L'Humanité faisant de même, n'ayant pas fini de gronder dehors, ces français dans leurs corolles jaunes, leurs cohortes de ronds-points, serrant leurs doigts gelés dans le froid et la nuit. Pareilles à des fleurs promises à la coupe, oublierai-je aussi ces Françaises qui cherchent à trouver l'emplacement juste, l'énergie juste, un sol amical où poser leurs pieds fragiles ? Car, comme elles, j'en appelle à la beauté.

En attendant, dans cette église aux modénatures végétales, je me prends à respirer et transpirer aussi à tous les étages de fleurs mises en scène, assemblées pour la fête. Je voudrais accompagner les astres blancs de bambou ficelés qui montent jusqu'au faite de la verrière, et retomber aussi doucement au milieu des carrés de forsythias, entre les cônes végétaux, tours de Babel argentées ou brassées d'autres langues. Je suis venue écouter le langage des fleurs.

Au plafond, des nuages de points lumineux coiffent des mobiles d'épines de pin pendues à des cercles, ficelées par des fils fins comme des soies d'araignées. Fragrance étonnante, mystérieuse, qu'est cette sève immobile.

J'ai pensé beaucoup aux citoyens fiévreux sur leurs terre-pleins et leurs bouts d'asphalte. Alors qu'au loin crépitent les guirlandes des marchés de Noël, autres manèges qui, non, ne les distrairont pas du déracinement douloureux qu'on a la désinvolture d'appeler *mobilité*, les *gilets jaunes* hésitent sans hésiter. Ils sont en chantier, dans les choux.

Cette année où le *black friday* a eu le cran de pointer son nez à couper, où la pavane éhontée de l'abondance est devenue nudité scandaleuse, c'est dans une serre de fleurs que Noël pour moi commence. Devant le comptoir, je vois tourner des constellations lentes, filer des traînes d'étoiles autour des petits sapins. Un fil métallique et mélodieux qui mènera les plus tendres d'entre nous à l'évènement divin.

Oui, il fait bon sauter sur cette planche de rêve, de bois flotté.

Valérie

5 - Fin de règne.

Le cannabis est une tulipe

La tulipe se revêt d'une multitude de couleurs

Les couleurs sont la diversité des humains

Les humains se croient seuls à composer le monde

Le monde lui crée l'évènement

L'évènement est l'essence du journal

Le journal est la drogue quotidienne du lecteur

Le lecteur a son cannabis.

Il est tout de suite mis au parfum. Car, à peine est-il né, qu'il est jeté au petit matin, sans ménagement, au fond d'un cachot d'à peine un décimètre carré. À travers la petite fente par laquelle il a été introduit, il voit la lumière du jour qui s'intensifie, quand, tout à coup, il est extrait de sa cellule sans plus d'égard.

Certains, certaines, drogués de nouvelles comme on dit, se ruent très tôt sur lui. Lui dont le berceau est l'atelier des Dernières Nouvelles d'Alsace, mais dont les copains, le Monde, le Figaro ou alors le Canard Enchaîné, subissent le même sort. Peu importe leur lieu de naissance pourvu qu'ils suscitent l'ivresse de l'information.

Il en a rêvé ! Être délicatement déposé sur le plateau de déjeuner d'une famille bourgeoise, ou être saisi par les mains d'un homme d'affaires à proximité du cockpit d'un Airbus dont les réacteurs commencent de tourner. Être au centre de conversations stylées ou voir du pays, c'était son ambition ! Mais au lieu de cela, il se voit jeté sur la table encombrée d'une cuisine.

Son fantasme, être regardé sur toutes les coutures par un retraité en mal d'occupation. Être effeuillé délicatement, observé cahier après cahier, page après page. Mais au lieu de cela, il se voit coincé entre beurrier et pots de confiture.

Et puis, il y a celles qui ont deux addictions. C'est ainsi que la fumeuse prend le risque de l'incendie en le consultant, la première cigarette du jour pendue sur le bord des lèvres. Elle va avant tout lire le contenu de la bulle qui illustre la caricature politique du jour. Il faut dire qu'ils nous font rire, ces hommes politiques !

Alors que les boissons, café, thé, jus d'orange attendent d'être avalés, le promoteur immobilier lit attentivement un texte légal, un appel d'offre pour la construction d'un établissement public. Monsieur ne peut pas se permettre d'attendre d'être à son bureau pour rechercher les bonnes affaires. Notre ami souffre car le précédent a violemment écorné ses pages.

Et que dire de la cuisinière qui déjà s'affaire ? Les effluves d'échalotes planent dans la cuisine et se mélangent aux odeurs de l'encre du journal qui est encore le roi de la pièce. Parce que son règne se termine le jour même à minuit. Alors, il profite de son pouvoir éphémère. Tout à coup, il se prend à jalouser le bit coin qui, dans le monde digital, règne pour longtemps encore alors que lui, au mieux, deviendra le réceptacle d'épluchures dans quelques heures.

Alain Saunier

6 - Des mots

Ses pas étaient lourds sur le chemin de retour à la maison. Il soufflait d'agacement alors que les mots habituels l'envahissaient : « ne rentre pas trop tard, ne prends pas froid ». Il se disait que c'était son mantra du matin avant de partir au travail. Il tentait de prendre sur lui, de penser qu'il s'agissait finalement d'une expression d'amour ou d'affection. Mais cet amour le submergeait désagréablement. Il aimait pourtant ça au début de leur mariage. Il ne se rendait pas compte alors : c'était en fait des mots-harpons. Et maintenant, il était pris dans le filet des habitudes. Ce lourd manteau de sollicitude encombrante entravait ses mouvements, engluait son esprit dans l'enfer du confort. C'était des mots-liens, les mots de l'Autre qui s'ennuie et attend dans une vacuité désespérante. Des mots qui l'horripilaient. La colère intérieure commençait à gronder, la révolte montait. « Ne rentre pas trop tard... C'est ce *trop* qui m'énerve le plus. Trop, c'est trop. J'ai la permission de rentrer un peu tard. Mais ce n'est pas moi qui décide quand c'est trop ! Et si moi j'ai envie de rentrer plus tard que tard ? Ou même de ne pas rentrer du tout ? Je suis adulte après tout ! C'est quoi ces manières de me traiter comme un gosse ! ».

Il arrive devant sa maison avec l'envie furieuse de poursuivre son chemin, de tout laisser derrière lui, d'affronter la liberté qu'il n'a jamais voulu connaître. Mais les filets se resserrent et il ouvre la porte...

Le voilà maintenant bien vieux, sur le pas de sa maison. Il tient le panier rempli des courses qu'il vient de faire et le pose pour ouvrir la porte. Il est essoufflé et saisi par le froid. Heureusement qu'il a pris la précaution d'enfiler son paletot de laine avant de sortir. Il n'a pas traîné en route car il fallait porter à temps les légumes du marché et la viande pour midi. Il se réjouit de ce repas pris à deux. Il leur reste des moments précieux. Au fil du temps, les mots se sont faits plus rares. Ils ont vécu tant de choses et surmonté tant d'épreuves, d'obstacles ensemble, qu'ils n'ont plus besoin de parler pour se comprendre.

Certains mots cependant continuent à vivre, d'une vie autonome : ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid... Habitude ou compréhension tardive ? Ceux-là n'ont plus le même sens. Il y reconnaît la saveur de la sollicitude, sa protection contre la solitude.

M.L.P

7- Je reviens vers vous

Il fait nuit, une nuit sans lune, noire et glaciale, je suis tapi dans les ténèbres, invisible aux yeux de tous, mais je suis là, comme ces cloportes que l'on découvre avec dégoût en butant malencontreusement contre une pierre, comme ces angoisses qui nous étreignent la nuit, ces cauchemars qui nous réveillent en sursaut, ces moments où tous nous paraît ténu, où nos cœurs palpitent et où l'effroi nous saisit.

J'attends, j'attends dans l'ombre le moment propice, ce moment qui se rapproche, silencieusement, insidieusement, tout doucement. Car je suis là, toujours là.

Actuellement, je possède un nouveau jouet extraordinaire avec lequel je m'amuse comme un fou. Grâce à lui, mon emprise sur vous ne cesse de croître. Il est petit, se glisse partout, et vous pouvez l'habiller comme vous voulez (même en Prada), il vous donne accès à la connaissance et au savoir comme jamais vous n'auriez pu l'imaginer ! Il est devenu l'objet d'une communion mondiale indispensable à votre vie. Bref... le Graal !

Mais je m'amuse, car, en contrepartie, vous nourrissez la Bête.

Car je sais tout sur vous, grâce à lui ! Je vous connais mieux que quiconque, plus que votre conjoint et vos enfants ne vous connaîtront jamais ! Vous me confiez tout aveuglement et avec une inconscience totale ! Je connais votre fonctionnement par cœur, les milieux que vous fréquentez, votre métier, votre salaire, je sais où vous êtes chaque heure du jour et de la nuit. Je connais votre état de santé, votre poids, votre forme physique et votre régime alimentaire. Je connais vos préférences littéraires, artistiques, musicales, culinaires et vestimentaires, vos orientations politiques et religieuses et jusqu'à, parfois, vos désirs charnels les plus inavoués. Je peux ainsi disséquer toutes vos faiblesses. Car, à chaque petit clic, vous m'en apprenez plus et encore plus sur chacun de vous.

Alors, je commence vraiment à m'amuser !

Vous avez oublié qui je suis ! Pourtant vous me connaissez, je fais partie de vous !

Je suis malin et je vous soumetts aux démons de la tentation depuis la nuit des temps. Je joue avec vos peurs, vos angoisses, je vous flatte, je vous manipule, je vous dis ce que vous voulez entendre et j'oriente vos pensées et vos opinions pour vous rallier à moi. Je fais avancer mes pions sur le grand échiquier de ce monde et certains portent déjà haut mes couleurs !

Vous êtes tellement prévisibles ! Alors, faites attention et soyez très vigilants, car si je gagne la partie, je reviendrai vers vous !

Anne-Marie Ley